

— Pas comme une oie, corrigea la princesse.
 — Comme un oison en bas âge, rétorqua Dosia ; mais je crois qu'il n'est peut-être pas pire que les autres...
 — Celui qu'on aime, dit la princesse, ne ressemble pas aux autres...

— C'est vrai ! murmura Dosia, mais ce ne sera pas lui.
 Sophie la regarda non sans quelque surprise. La jeune fille rougit et se mit à jouer avec les flacons de la toilette.

— Que décides-tu à propos de Minkof ? demanda la princesse qui avait achevé de natter ses cheveux.

— Je ne sais pas... je demanderai à ton frère ce qu'il en pense, dit Dosia, qui devint toute rouge ; il est de bon conseil.

Elle embrassa la princesse et disparut.

Le lendemain, Platon fumait paisiblement une cigarette, lorsqu'il vit apparaître Dosia dans l'écartement des rideaux de la salle à manger. La princesse s'habillait pour sortir : l'heure était bien choisie.

— Mon Dieu ! dit Platon en souriant, que vous êtes donc sérieuse, ma cousine !

Depuis les fiançailles de Pierre avec Sophie, il traitait moins cérémonieusement la jeune fille et l'appelait souvent sa cousine, en plaisantant.

— C'est qu'il s'agit des choses sérieuses ! répondit Dosia.

Elle s'assit en face de lui. La table les séparait. Un rayon doré de soleil d'avril glissait à travers la triple armure des rideaux et caressait la jeune fille, s'arrêtant sur une boucle de cheveux, sur un pli de la jupe lilas tendre. Elle était elle-même avril tout entier. — pluie et soleil, caprices, promesses, grâce mutine et parfois rebelle... avril qui s'ignore et se laisse mener par la baromètre.

Le baromètre allait être Platon.

— Voyons ! dit-il en reposant son verre vide sur la soucoupe.

Plus d'une fois le jeune homme avait été appelé à décider de graves questions de toilette ou de convenances... Il s'attendait à quelque ouverture de ce genre.

— Me conseillez-vous de me marier ? dit Dosia toute rose et les yeux baissés.

La surprise était forte. Tout aguerri qu'il fût aux fantaisies de mademoiselle Zaptine. Platon n'avait pas songé à celle-là. Et pourquoi pas ? N'était-elle pas en âge de se marier ?

Il reprit son sang-froid, et sans autre signe d'émotion qu'un peu de rougeur à ses joues ordinairement pâles :

— Cela dépend, répondit-il.

— De quoi ? fit Dosia.

— De bien des choses. A qui avez-vous l'intention de vous marier, s'il n'y a pas d'indiscrétion ?

— Je n'ai pas l'intention de me marier, riposta Dosia en frappant un petit coup sec sur la table avec la cuiller à thé.

Platon se mordit la lèvre inférieure.

— En ce cas, pourquoi m'avez-vous fait cette question sérieuse ? dit-il après un court silence.

— Parce que je pourrais avoir l'intention de me marier, répondit Dosia en cassant méthodiquement un petit morceau de sucre avec le manche d'un couteau.

— Quand vous aurez cette intention, je crois que le moment sera venu de débattre l'opportunité de votre résolution.

Dosia coupa court à l'extermination de son morceau de sucre, et regardant Platon du coin de l'œil :

— Vous m'avez enseigné vous-même, dit-elle, la nécessité de ne rien résoudre avant d'avoir réfléchi longtemps à l'avance et hors de la pression des circonstances extérieures.

Platon s'inclina sans rien dire, possédé soudain de l'idée assez peu raisonnée de tirer l'oreille à cette Excellence écolière qui répétait si bien sa leçon.

— Je suis à vos ordres, dit-il enfin ; veuillez vous expliquer.

Dosia se remit à casser du sucre.

— M. Minkof a demandé ma main, dit-elle ; ferais-je bien de l'épouser ?

Platon s'absorba dans la contemplation de la nappe, et toute sa colère se tourna contre le prétendant.

— Cet imbécile ? proféra-t-il sans ménagement aucun.

— Oui, répondit Dosia d'un ton plein d'innocence.

Le sucre grinçait sous le couteau...

— Pour l'amour de Dieu, s'écria Platon, cessez d'écraser du sucre ; vous me faites mal aux nerfs !

— Je ne suis pas nerveuse, répondit Dosia d'un air plein de commisération pour les gens nerveux.

Elle se leva pourtant, de peur de tentation, et recula sa chaise, abandonnant le sucre à une mouche précocement éclosée entre les rideaux.

Mais, en quittant sa place, elle perdit la parure de son rayon de soleil, et l'appartement sembla devenir sombre.

— En général, reprit Dosia, se décidant enfin à s'expliquer, croyez-vous que je doive me marier, que je sois assez raisonnable pour entrer en ménage ?

Platon ne put s'empêcher de rire.

— Assez raisonnable ? dit-il. Cela dépend. Quand vous n'écraserez pas de sucre, vous êtes fort acceptable.

Un sourire furtif glissa sur les lèvres de la malicieuse. Elle trempa l'extrémité de ses doigts sucrés dans le bol à rincer les tasses, puis les essuya à son petit mouchoir, et... garda le silence.

Platon se vit obligé de continuer.

— Le mariage, dit-il, est certainement une chose fort sérieuse. chacun y met du sien... Si le mari est très-raisonnable, la femme l'étant moins... il peut s'établir néanmoins une sorte d'équilibre qui...

Il vit sur le visage de Dosia quelque chose. — je ne sais quoi, — qui l'arrêta court. Elle leva sur lui ses grands yeux innocents.

— Alors, il me faut un mari très sage ? fit-elle en toute candeur.

Platon, agacé, ne répondit pas.

— À cette condition, continua-t-elle, je puis me marier ?

Soudain la vision du mess du camp, le bol de punch, le récit de Pierre, tout cet ensemble de souvenirs odieux se dressa devant Platon et rompit le charme qui l'enlaçait.

— Cela dépend, répondit-il rudement. Chacun se connaît. Faites ce que votre conscience vous conseillera.

Là-dessus, il quitta la salle à manger.

Le rayon d'avril avait disparu, une giboulée battait furieusement les vitres. Dosia resta immobile. La grande pièce était presque obscure ; les rideaux interceptaient le peu de lumière que laissaient filtrer les gros nuages noirs poussés par un vent violent. Une larme roula sur la joue de la jeune fille, puis une autre ; les gouttes brillantes se suivaient de près, dessinant un filet sombre sur le corsage lilas...

Le nuage s'envola, portant ailleurs la grêle et la dévastation ; un pâle rayon jaune se glissa obliquement dans la salle à manger, puis le ciel redevenu bleu, apparut en haut de la fenêtre ; le soleil d'or mit une paillette à chaque plat d'argent du dîner, à chaque clou doré de la haute chaise de maroquin où Dosia siégeait en cassant du sucre... la mouche revint se poser sur la nappe... la jeune fille n'avait pas remué.

— Eh bien ! où donc es-tu, Dosia ? fit la voix de la princesse ; il ne pleut plus, nous sortons.

La jeune fille disparut par une porte au moment où Sophie entra par l'autre. Une minute après, elle reparut coiffée, gantée, voilée... et personne ne sut qu'elle avait pleuré.

Le printemps s'avancait. Madame Zaptine réclamait